

Pendant toute la cérémonie, ces bons petits agneaux, comme les gens simples et humbles qui ignorent les ambitions éveillées par les dignités, se tiennent dans une attitude tout à fait irréprochable. Sans se laisser intimider en aucune façon par les mille regards curieux des assistants, ils se prêtent de la meilleure grâce du monde aux exigences que requiert leur nouvelle fonction. Portés triomphalement comme un héros au jour de la victoire, ils n'en conservent pas moins leur air de simplicité et de candeur : c'est que, pour savoir conserver son égalité d'âme au comble des honneurs, il est bon d'y être préparé de longue main par une éducation soignée et spéciale, ce dont nos agneaux ont dû être largement favorisés.

Suivons les encore un moment... de loin, cela s'entend. Deux Monseigneurs, accompagnés du maître des cérémonies, les installent dans un landau préparé tout exprès et les conduisent au Vatican pour y être présentés au Saint Père qui, après les avoir agréés en hommage, les envoie au doyen de la Sacrée Rote. Ce dernier les envoie à son tour, par délégation, au monastère de Sainte Cécile dont les religieuses ont pour mission de les dépouiller de leur première toison et d'en confectionner des palliums.

L'Église, en faisant coïncider la cérémonie de la bénédiction des agneaux, symboles de l'innocence et de la pureté, semble vouloir nous faire comprendre d'une manière frappante la grandeur et la beauté de la vertu angélique que le chrétien doit conserver avec un soin jaloux comme un trésor d'autant plus précieux qu'il est plus rare.

Elle veut aussi assurément exciter notre confiance et notre dévotion envers la grande sainte dont Rome célèbre plus solennellement la fête, mais qui n'en est pas moins la puissante protectrice de toutes les âmes pures.

A.

CE BRAVACHE

Le paladin Meunier me répond par quelques lignes qui suintent la peur, qui suent la couardise, qui crient honteusement grâce : un article de capon, où pas un mot de ce que j'ai dit n'est réfuté, où tout est admis, où tout est avalé, où, ne pouvant que se surpasser lui-même, le drôle se borne à accentuer ses inepties.

Une épigraphe d'abord, un vers qu'il ne termine pas, et pour cause :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point...

Puis, dès la première phrase, une gaffe monumentale, la plus magistrale de toutes les gaffes passées, présentes et futures. Ils en ont, lui et l'impayable Joad,

une manufacture : ils n'ont qu'à mettre l'eau sur le moulin... Que l'on juge de celle-ci, le modèle du genre : "M. l'abbé Degagné, du Séminaire de Chicoutimi, continue à afficher dans l'*Oiseau-Mouche*, sous le nom d'Abner, la belle ignorance qu'il a puisée dans l'étude de ce qu'il appelle les bons auteurs." Le malheureux a dit que j'ai puisé mon ignorance dans l'étude ! Ah ! ce n'est pas là qu'il a puisé la sienne, lui. Suit une chose innomable, qui s'efforce d'être un mensonge, mais qui ne réussit qu'à reculer les limites de l'invraisemblance. "Je lui ai fait voir, poursuit mon homme, qu'en fait d'auteurs il ne connaissait que ceux que mentionne sa petite histoire littéraire, vieille de vingt ans." Il m'a fait voir cela, lui ! Vous l'avez entendu, vous qui avez lu ses articles et les miens. Il écrit ensuite sans sourciller qu'"Augustin Thierry, Sainte-Beuve, Thiers, Guizot, Villemain et autres (que j'ai nommés) sont parmi les écrivains français les plus estimés du monde catholique." Voyez-vous Narcisse Meunier parler au nom du monde catholique !

Ce n'est assurément pas le catholicisme de ces auteurs qu'estime le monde catholique. La religion compte pour quelque chose dans les œuvres d'un écrivain. Or nous avons ici deux protestants, un sceptique, un indifférent, et un gallican haineux. Thierry et Guizot, férus des préjugés de leur secte, ont méconnu ou n'ont pas compris la mission civilisatrice de l'Église. Qu'est-ce que Guizot et Augustin Thierry à côté d'un Bossuet et d'un Joseph de Maistre, au point de vue de la vérité religieuse dans l'histoire ? Thiers s'est montré fataliste et n'a pas même aperçu la Providence dans les événements. Sainte-Beuve a le génie du sous-entendu perfide ou honteux. Au demeurant, impie, âme basse et jalouse. Villemain a dénaturé le rôle des Pères de l'Église, a enchaîné tant qu'il a pu la liberté de l'enseignement, a tellement haï les Jésuites qu'il en est mort fou. Je ne parle pas des autres, j'aurais trop beau jeu.

Quant au mérite littéraire, les catholiques le reconnaissent, c'est clair, chez ces écrivains. De là

cependant à les placer parmi les plus estimés, il y a loin. Premièrement, comme considération générale, il y a un lien étroit entre la vérité morale et religieuse et la vérité littéraire d'une œuvre, et les bons catholiques n'ont pas accoutumé de juger l'une indépendamment de l'autre. Puis, à prendre le côté exclusivement littéraire enfin, il y a encore bien à rabattre. Thierry fut peintre, c'est vrai ; mais ce n'est pas tout que le pittoresque dans l'histoire, et Thierry ne corrigea qu'à la fin de sa vie ce que ses ouvrages contenaient d'opposé à la saine raison. Il en reste des traces fâcheuses. En outre, il "introduisit dans l'histoire," dit M. Brunetière, dans son *petit Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, vieux de deux ans, "avec la doctrine de l'irréductibilité des races, une espèce de fatalisme physiologique." Augustin Thierry manque encore d'impartialité, et "montre, dit M. l'abbé Blançail, une prédilection marquée pour les Saxons vaincus." Au reste, je ne fais pas difficulté d'avouer que c'est un maître du style. Les défauts des quatre autres auteurs sont plus saillants, ou plus tenaces. Guizot n'a rien corrigé. Moins hostile à l'Église, il garde jusqu'à la fin ses idées préconçues et sa raideur rationaliste. Écrivain clair et sobre, mais froid, dogmatique, cassant. "Éclectique sans méthode personnelle," écrit M. Brunetière. Selon M. Nettelement, Guizot a soutenu des doctrines historiques d'après lesquelles "on précipitera les sociétés sous le joug du despotisme, qu'elles préféreront toujours à l'anarchie." Pour Thiers historien, M. Brunetière ne mentionne pas même son nom, que je sache, dans son *petit Manuel*. M. Biré n'accorde aucune valeur historique à son grand ouvrage : *le Consulat et l'Empire*. Je n'apporte ici, naturellement, que des autorités catholiques, puisqu'il s'agit du monde catholique. Souple et disert comme écrivain, Thiers, à la tribune, fut courageux parfois, mais il y déploie d'ordinaire les qualités d'un saltimbanque. Il excelle dans la pirouette. Prodigieusement spirituel d'ailleurs. Sainte-Beuve, doué d'une raison judicieuse, brûle, pour satisfaire ses rancunes per-